

Depuis ses paysages italiens où la mer est omniprésente comme dans un roman de Pavese, l'espace de Governatori semblait s'être réduit, ramassé, condensé aux dimensions d'une ferme béarnaise, moins encore, d'une chambre secrète où les fantômes de Füssli réapparaîtraient soudain jusqu'au malaise. Le Romantisme éternel reprenait ici ses droits, nous imposant ses hantises : oiseaux de proie privés de leur jouissance inquiète, présents jusqu'à l'obsession, lits déserts ou défaits, subtils répités ménagés par l'angoisse.

D'où nous vient cette peur de l'oiseau nocturne ? C'est qu'avec lui — et ceci est particulièrement clair dans les toiles d'Aroldo Governatori — l'inconnu envahit la chambre, pénètre les ombres du tableau ; et son maussade silence, son angoissante question pèsent contre le bois galbé des lits, contre la pâleur des draps défaits, contre les marches et la rampe, contre la table et le balcon. Visité par l'énigme de vivre qui creuse, chaque instant davantage, son regard immobile, l'oiseau nous restitue nos peurs enfuies ou enfouies, sans que nous soyons toujours capables de formuler ou d'identifier l'évènement qui vient de si loin nous blesser.

Le monde extérieur n'a pas disparu pour autant, mais il est interiorisé aux dimensions secrètes de la chambre ; il s'est transformé en inquiétude d'être, et celle-ci passe et transfigure, creuse l'orbe du regard, un instant l'habite, l'habille de multiples attentes et impatiences. Musical soupir, durant lequel la mort, sans être vaincue, ne résiste pas au souffle de vie.

A l'instar de certains films d'épouvante, cette période nyctalope semblait sans fin, quand une figure, énigmatique elle aussi, dressée contre une paroi telle la statue du Commandeur, apparut soudain, rejetant définitivement à la nuit le sinistre cortège des oiseaux de proie. Obsédant jusqu'au malaise apparaît le *Cercle de ton Rêve* : à droite au fond d'une pièce violemment éclairée par le halo d'une lampe, un lit défait attend. A quelles noces de sang sommes-nous conviés ? Au delà du désir — toujours secrètement habité par la mort — le peintre éveille en nous le sentiment que le mystère existe. Le tableau est un spectacle, un spectacle qui en contient un autre déconcertant, dont le thème est l'attente...

Le seuil, demandait Rilke dans sa neuvième *Élégie*, qu'est-ce pour deux amants ? Cette question — qui garde son mystère — va se résoudre apparemment dans la *Mariée* : aux neiges des cimes surgies à l'horizon de Grabet répond la blancheur d'un voilage et d'une robe nuptiale. Heureux épithalame que cette toile : les monstres ont définitivement disparu, le monde est soudain fait d'espoir et de promesse ; un air glacé pénètre par la fenêtre, mais c'est pour mieux chasser les miasmes de la nuit.

L'approche à laquelle nous convie Governatori, c'est donc cette jeune fille devant cette fenêtre. La tête s'incline légèrement au dessus de la raideur du buste ; le visage ne rayonne pas, il est touché — suspendu semble-t-il entre les choses et l'espace — effleuré par une lumière dont on ne sait si elle émane de quelque vigilance ou si elle vient du dehors, de ce sublime paysage montagneux. Le chemin qui

mène à cette innocence — Ariane éternelle figure de l'instant — passe le plus souvent par le détour de la mémoire et du temps. Peu à peu le regard du peintre devait se doubler de la certitude qu'il existe au delà de l'apparence, une autre vie, comme souterraine, qui poursuit anonymement son chemin au cœur même de l'évidence.

Ainsi voici cette même Ariane que le sommeil, la lecture, l'exercice ou l'attente d'un enfant jettent dans l'oubli dont la sauve le peintre ; ou cette figure d'ami, menacée dans son ambiguïté héraldique par une lumière dévorante, par des présences plus troubles, tapies dans la forêt si proche, en équilibre toujours, comme l'inquiétude avant l'orage : c'est l'*Homme au Chat*, de 1977, que le soir déclinant au profil du boqueteau entoure d'ombres longues comme celles que le chat cèle derrière ses paupières énigmatiques.

Semblable imminence d'une rupture dans l'ordre des choses traverse toute la peinture de Governatori : son désir constant serait de saisir ce fragment de durée, d'attente qui précède la nuit, la blessure ou la mort, cette agonie opiniâtre qui loge au cœur de la beauté, qui permet en fin de compte à celle-ci de demeurer un instant suspendue et souveraine entre l'éclat et la finitude.

■ Philippe Comte